

LA FIN DU MONDE AU NORD À TRAVERS LE ROMAN *LE RETOUR DE L'OURS* DE CATHERINE LAFRANCE

Dalibor ŽÍLA

Université Masaryk, Brno

Abstract (En): The End of the World in the North through the Novel *Le retour de l'Ours* by Catherine Lafrance

The novel *Le retour de l'ours* by Quebec writer Catherine Lafrance represents one of the recent French-Canadian books inspired by the end of the world. It narrates the story of the inhabitants of an Inuit village in Canada's Far North, survivors of a climate apocalypse. Now a legend to them, the Apocalypse is accompanied by a prophecy of the return of a polar bear. When Aloupa, the village watchman, announces having spotted one, the peaceful existence of the villagers comes to an end. The return of the bear is a reflection on the Canadian Far North and its environment, changed after severe climatic cataclysms. A tale of ecological anticipation, this story with strong mythological elements examines human beings and their ability to constantly adapt and push their limits to ensure survival. In our contribution, we will analyse how the notions of survival and Nordicity are present in this work.

Keywords (En): Apocalypse; the end of the world; nordicity; Catherine Lafrance; first nations; ecofiction; Quebec; Quebec literature

Mots-clés (Fr) : Apocalypse ; la fin du monde ; nordicité ; Catherine Lafrance ; amérindiens ; écofiction ; Québec ; littérature québécoise

DOI : 10.32725/eer.2024.005

Introduction

Le roman *Le retour de l'ours*, de l'écrivaine et journaliste québécoise Catherine Lafrance, publié en 2013, représente l'un des livres franco-canadiens s'inscrivant dans la veine des romans à l'imaginaire de la fin. Il raconte l'histoire des habitants d'un village inuit dans le Grand Nord canadien, survivants d'une apocalypse climatique. Symbolisant pour eux un animal légendaire, la fin de l'âge sombre qui suit l'apocalypse s'accompagne de la prophétie du retour de l'ours polaire. Lorsque Aloupa, le vieux vigile, annonce en avoir aperçu un, l'existence paisible des villageois prend fin. Le retour de l'ours est avant tout une réflexion sur le Grand Nord canadien et son environnement naturel, changé après de graves cataclysmes climatiques. Récit d'anticipation écologique pour certains, cette histoire aux forts éléments mythologiques analyse également l'être humain et sa capacité à s'adapter constamment et à repousser ses limites pour assurer sa survie. Dans cette contribution, nous analyserons comment les notions de survie et de Nordicité, ainsi que les éléments de fin du monde et la promesse d'un renouveau, sont présents dans cette œuvre.

Roman d'anticipation

Ce roman peut également être considéré comme une œuvre d'anticipation, une fiction d'avertissement, c'est-à-dire une *warning fiction*. Dans ce village, aucun ours polaire n'a été repéré depuis cent cinquante ans. L'ours lui-même, comme à notre époque de changement climatique et de réchauffement planétaire, est un symbole, un baromètre de l'impact humain. Depuis le départ de l'ours, les populations de morses se sont multipliées, mangeant les poissons et menaçant la survie de la tribu. C'est pourquoi Aloupa, le gardien du village, archétype du vieux sage, guette le retour de l'ours, car il sait qu'il changera pour le mieux la vie de sa communauté. Les vigiles sont ceux qui détiennent le savoir sur les Blancs, les cataclysmes et l'avenir lui-même, mais Aloupa se fait vieux et son fils Amarok, devenu chasseur et chef du village, n'a pas embrassé la carrière de son père. De surcroît, il ne croit pas, comme le reste du village, qu'Aloupa ait vu Nanuk, l'ours, en inuit.

Une nouvelle temporalité avec l'apparition de l'ours est en train de s'instaurer. Pour vérifier la véracité des propos de son père, Amarok choisit Sakari, sa propre fille, une jeune adolescente timide et réservée, pour guetter le retour de l'ours avec son grand-père du haut du rocher qui surplombe le village et la plaine. Par tradition, les femmes ne peuvent pas être sentinelles, mais une fois perchée sur le rocher, Sakari comprend ce que son père attendait d'elle : elle sera la prochaine sentinelle et la gardienne du savoir secret, l'initiée. Blessé lors d'un combat avec un autre chasseur et déchu de son titre de chef, Amarok verra sa fille gagner en confiance et devenir elle-même le prochain chef, ce qui fait de ce livre également un *coming-of-age story*, interrogeant les questions d'environnement et de relations sociales entre hommes et femmes.

Le message du roman pourrait se résumer ainsi : nous devons retrouver l'équilibre de la nature avant la destruction de la planète. Protéger l'ours polaire qui assure l'équilibre de la chaîne alimentaire et donc la survie du village. Comme on le lit dans le roman : « De toute façon, comment faire autrement ? Presque tous les animaux avaient été éliminés de la surface de la Terre. Ils avaient commencé à s'éteindre bien avant les cataclysmes, l'onde de choc avait précipité leur mort ensuite. Le pire, c'est que les villageois survivants, persuadés que les animaux se multiplieraient, et qu'on les verrait à nouveau courir dans la plaine par hordes entières, ne s'étaient pas privés de les chasser en grand nombre. »¹

Comme Catherine Lafrance le mentionne elle-même², avec *Le retour de l'ours*, elle a voulu imaginer le futur d'une manière différente qui lui permettrait de regarder le présent. Elle ajoute : « Anticiper le futur permet de parler du présent parce que c'est le cheminement qu'on va peut-être faire pour y arriver. J'étais à Kuujjuaq, près de la rivière Koksoak, qui mène à la baie d'Ungava. [...] J'étais là et je me suis dit, qu'est-ce qui arriverait s'il y avait quelque chose qui faisait en sorte que ce soit tout de suite la fin du monde ? Les gens du Nord seraient coupés du monde. Comment ils survivraient ? Est-ce qu'ils survivraient ? Et quelle sorte de monde ça ferait ? Est-ce que c'est quelque chose qui pourrait arriver ? Oui. On n'est pas dans le

¹ LAFRANCE Catherine, *Le retour de l'ours*, Montréal, Éditions Druide, 2013, p. 60.

² LAFRANCE Catherine, *op. cit.*, p. 261.

domaine de l'impossible. [...] Si elle était coupée du monde, je pense que c'est une société qui survivrait. »³

Apocalypse et mythologie

Son regard, très singulier sur le thème de la fin du monde, raconté du point de vue des Premières Nations, les Inuits, nous offre une vision unique d'un monde post-apocalyptique, transformée en mythe. Imaginer la fin du monde du point de vue de personnes détachées de la civilisation nous aide à comprendre non seulement la fragilité de notre société moderne, numérique et technologique, mais aussi la capacité humaine de survie ainsi que la continuité de l'humanité et la promesse du renouveau de l'état primordial de la nature. Le roman parle de la distance dans le temps et l'espace du Nord. Avec la notion de survie, *Le retour de l'ours* travaille un thème devenu typique de la littérature canadienne, tant francophone qu'anglophone, le Survival, survivance, inventé par Margaret Atwood. Développant l'idée de Northrop Frye qui affirmait que l'identité canadienne est définie par la peur de la nature, Margaret Atwood croit que la sensibilité canadienne se définit par le statut de victime qui doit se battre contre cette étiquette et contre les conditions hostiles de la nature⁴, ce dont nous sommes également témoins dans le roman de Catherine Lafrance, avec la vision de « *small and isolated communities surrounded with a physical or psychological "frontier"* »⁵, l'idée centrale de la Survie, formée par Frye et sa « mentalité de garnison », garrison mentality.

Parlant de l'Apocalypse, référencée de manière non religieuse, évoquons les mots de Jean-Paul Engélibert qui dit : « [...] l'apocalypse n'est plus (seulement) l'objet d'une croyance religieuse, mais une réalité tangible dont l'"anthropocène" est devenu le nom. »⁶ Elle est indissociable de nos crises écologiques contemporaines et nous invite à imaginer une fin absolue du monde après laquelle il ne reste plus rien. Dans les romans qui s'inscrivent dans la lignée de ce que l'on appelle aujourd'hui *l'imaginaire de la fin*, nous sommes au contraire confrontés à un changement de paradigme qui est aussi une invitation à une nouvelle écriture de l'Histoire. C'est la catastrophe, précédant une fin, qui est le lieu primordial où se rencontrent la mémoire, le processus de mémorisation, et l'oubli après l'effondrement de la civilisation et lors de la fondation d'une nouvelle humanité. L'humanité perd son savoir, son patrimoine culturel et donc sa mémoire historique. Cet oubli se manifeste par une rupture et une discontinuité entre l'ancien et le présent par l'oubli, causée par l'absence de transmission du savoir, instaurant un nouveau monde, celui de la mythologie.

³ BORNAIS Marie-France, *Le retour de l'ours : Anticipation au nord du 55^e parallèle*, *Journal du Québec*, le 27 septembre 2013, [en ligne]. Disponible sur :

<<https://www.journaldequebec.com/2013/09/27/anticipation-au-nord-du-55e-parallele>>.

⁴ ATWOOD Margaret, *Essai sur la littérature canadienne*, Montréal, Boréal, 1987, p. 32.

⁵ Communautés petites et isolées entourées d'une « frontière » physique ou psychologique [je traduis] (FRYE Northrop, *The Bush Garden. Essays in the Canadian Imagination*, Toronto, Anansi, 1971, p. 225.)

⁶ ENGÉLIBERT Jean-Paul, *Fabuler la fin du monde*, Paris, Éditions La Découverte, 2019, p. 9.

Ce monde a son propre pouvoir d'auto-création, dont parle Mircea Eliade : « Alors qu'ils paraîtraient vou  s à paralyser l'initiative humaine, [...], les mythes incitent en réalité l'homme à créer, ils ouvrent continuellement de nouvelles perspectives à son esprit inventif. »⁷ Dans l'univers du roman, on assiste à une période entre la disparition et la réapparition de l'ours polaire qui est devenu un animal mythique, une référence possible au statut de cette espèce dont la condition de survie est menacée et considérée aujourd'hui comme vulnérable.

Comme le dit Northrop Frye : « Les mythes sont l'expression de la préoccupation et de l'attention d'un homme pour son propre destin et sa postérité, de son sens de l'importance suprême de la préservation de sa communauté, de son intérêt constant pour les questions relatives à son ultime venue et départ. »⁸ L'univers des Inuits est un univers où le mythe est vivant, car il constitue la mémoire collective, conformément à l'observation d'Eliade : « La remémoration et la réactualisation de l'  v  nement primordial aident l'homme "primitif"    distinguer et retenir le réel. »⁹ L'absence d'histoire construit une temporalité partiellement supprimée. C'est l'éternité qui domine, car le temps historique a cessé d'exister. Comme le note Paul Ricœur : « Ce n'est plus alors l'oubli que la matérialité met en nous, l'oubli par effacement des traces, mais l'oubli que l'on peut dire de réserve ou de ressource. L'oubli désigne alors le caractère inaperçu de la persévérance du souvenir, sa soustraction à la vigilance de la conscience. »¹⁰ L'oubli est devenu l'absence de quelque chose qui était présent et s'est ainsi transformé en une base pour un mythe, celui de l'ours polaire dont la réapparition est une promesse de renouvellement de la nature. Comme on le lit dans le livre : « C'est une bonne nouvelle pour nous tous, parce que ça signifie, vous le savez, que les choses reviennent à la normale. Que la nature reprend ses droits. Avec un peu de chance, tout redeviendra comme avant les grands cataclysmes. La nature reprend ses droits, et nous ne pouvons que nous en réjouir (pp. 230–231). » Il s'agit ici d'une discontinuité de l'ancien et du passé à travers l'oubli qui opère par l'absence de transmission du savoir car ce savoir est en possession du vigile, Aloupa, et ne se transmet que de veilleur    veilleur, laissant les autres membres de la communauté dans une ignorance totale d'un temps post-historique.

Nordicité

Le choix du Nord comme décor où se déroule l'action semble plus qu'approprié car la notion de Nord, celui du Canada, est porteuse de mystère étant donné qu'il est surtout représenté par des individus venant de l'extérieur, comme c'est le cas dans ce roman, qui peut être considéré comme simplifiant et st  r  otypant l'univers des Inuits, mais ayant un grand respect pour la culture autochtone. Comme le note

⁷ ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1975, p. 176.

⁸ « Myths are an expression of a man's concern and care for his own destiny and posterity, his sense of the supreme importance of the preservation of his community, his abiding interest in questions about his ultimate coming and going. » FRYE Northrop, *The bush garden : essays in the Canadian imagination*, S.l. : Anansi, 1971, p. 194.

⁹ ELIADE Mircea, *op. cit.*, p. 175.

¹⁰ RICŒUR Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris,   ditions du Seuil, 2000, p. 575.

Daniel Chartier, le Nord : « [...] se [présente] le plus souvent dans un amalgame s'appuyant sur une simplification des formes – horizontalité – et des couleurs – blanc, bleu pâle, teintes rosées –, sur la présence de la glace, de la neige, et de tout le registre du froid, sur des valeurs morales et éthiques – solidarité –, mais aussi, à sa jonction avec un “au-delà” où commence l'Arctique, sur la fin de l'écoumène européen et sur l'ouverture vers un monde “naturel”, inconnu, vide, inhabité et éloigné : le Grand Nord. »¹¹ Ces cultures indigènes renforcent parfois l'image d'un Arctique inhabité et inhabitable. « Le Nord est pensé par la culture “sudiste” [...]. »¹² Le « Nord » trouve ses caractéristiques en dehors de lui-même, dans un mode de pensée qui le circonscrit en fonction des besoins imaginaires et matériels du Sud. La simplification des représentations culturelles du Nord, voire de l'Arctique, se traduit par des notions telles que : lointain, vide, pur, « en danger », « fascinant », blanc, froid, glacé.¹³ C'est au lecteur de discerner les relations entre un lieu représenté et un lieu réel.

Le Nord est plus qu'un lieu, un espace, étant donné son immensité et son vide. C'est un territoire d'explorations, non seulement à travers l'espace mais aussi à travers l'âme. Ce lieu isolé est proche de l'imaginaire d'une île où règne une autre notion du temps, un certain *illo tempore*, comme on l'observe dans *Le retour de l'ours*. Les voix indigènes, historiquement ignorées, requièrent aujourd'hui une attention particulière en raison d'absence de toute histoire écrite, ce qui entraîne ce que l'on appelle un mémoricide, étant donné que les Inuits ne disposent d'aucun instrument institutionnel pour préserver leur mémoire, ce qui laisse aux écrivains, en particulier ceux qui sont extérieurs à la communauté, une énorme responsabilité dans la formation de l'imaginaire. L'autochtonité¹⁴, un néologisme qui fait maintenant partie du langage courant, lié à la nordicité, est la projection de l'Arctique par les gens du Sud. Ici, en termes d'innocence, de pureté, d'absence de civilisation, de tribu vivant en harmonie avec la nature, en contraste avec les Blancs qui ont provoqué l'apocalypse en mettant la nature en colère. Un peuple capable de survivre, car toute son histoire consiste à survivre aux cruautés de la nature. Comme le dit Margaret Atwood : « La nature vue comme morte, ou vivante mais indifférente, ou vivante et activement hostile à l'homme est l'image typique de la littérature canadienne. [...] Le résultat d'une nature inerte ou indifférente est un homme isolé ou “aliéné” ; le résultat d'une nature activement hostile est souvent un homme mort, et certainement un homme menacé. »¹⁵ La survie est la principale préoccupation des villageois. Le retour de l'ours est un signal de la fin de la colère de la Nature et une promesse de restauration de l'état primordial, celui d'avant l'Apocalypse. Néanmoins, ce sont plutôt les aspects culturels et humains qui prédéterminent la relation avec le territoire, que les aspects naturels.

¹¹ CHARTIER Daniel, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ? Principes éthiques*, Montréal, Arctic Arts Summit, 2018, p. 9–10.

¹² *Ibid.*, p. 21.

¹³ *Ibid.*, p. 22.

¹⁴ HAMELIN Louis-Edmond, *La Nordicité du Québec*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014, p. 28.

¹⁵ ATWOOD Margaret, *Survival : a thematic guide to Canadian literature*, Toronto, Anansi, 1972, p. 54.

Penser la fin du monde

L'apocalypse est un vieux mythe et le mythe lui-même mobilise notre imagination. L'apocalypse est intégrée à l'Anthropocène et c'est, d'une manière générale, un concept humain, un produit de notre imagination. La fascination pour la fin est propre à la nature humaine. Les fictions apocalyptiques sont là pour nous enseigner quelque chose, pour nous donner une leçon, une vision d'un futur possible ou d'un monde alternatif. Elles ne parlent presque jamais d'une fin absolue du monde. Par conséquent, il s'agit surtout de fictions d'avertissement, d'anticipation, de conception ou de spéculation, ou encore de critique, qui explorent les implications des développements futurs. Comme l'affirme Jean-Paul Engélibert : « Les fictions de la fin du monde ne s'installent pas dans le désespoir pour rien. Il faut représenter la catastrophe absolue pour tenter d'en prévenir la réalisation. »¹⁶ Et il ajoute : « La littérature ne propose pas de thèses, elle ne donne pas de leçons, ni ne propose à proprement parler de savoirs. Mais elle procure une expérience de l'altérité qui nous est nécessaire pour revenir à notre vie mieux armés pour affronter le monde. L'apocalypse, en particulier, nous aide à déconstruire notre présent et à imaginer d'autres mondes possibles. »¹⁷ L'objectif de ces fictions est de visualiser des scénarios possibles et de les mettre en débat. « Le texte apocalyptique décrit la fin du monde, mais ensuite le texte continue, et le monde aussi. »¹⁸

Les fictions apocalyptiques sont des projections de la pensée contemporaine dans le futur, comme le note Engélibert : « [...] elles inventent une forme contemporaine de tragédie qui place l'humanité sous son propre regard critique. »¹⁹ C'est leur double dimension, apocalyptique et prométhéenne à la fois, de promesse de renouveau, inséparables l'une de l'autre, qui nous fournit un regard critique sur notre monde contemporain. Comme on le trouve aussi dans le roman : « Nanuk a eu des petits, ce qui signifie que d'autres Nanuk sont là, quelque part. Ils s'en viennent. Ils se rapprochent des côtes, et de la mer. C'est leur destin. Ils reviennent. Il faudra donc les accueillir. Les accueillir, mais s'en méfier. Voilà ce qu'il faudra faire. [...] La vie ne serait plus jamais pareille. (p. 231–232) » Selon Jean-Paul Engélibert, parlant du temps : « Ce qui a pour conséquence de sortir du régime d'historicité présentiste qui est encore le nôtre, en nous plaçant, par une expérience imaginaire, dans un temps différent, un *kaïros* et non plus un *chronos*, selon l'opposition des deux termes grecs pour dire le temps : un moment à saisir, une chance de transformation, une opportunité pour opérer un changement, plutôt que le temps plat et homogène de la consécution des événements. »²⁰ être coincé dans le temps apporte avec lui : « La hantise de la catastrophe [qui] apparaît comme le pendant du présentisme : le passé n'est garant de rien, le futur ne promet rien, ne reste que la

¹⁶ ENGÉLIBERT Jean-Paul, *op. cit.*, p. 143.

¹⁷ *Ibid.*, p. 148.

¹⁸ The apocalyptic text describes the end of the world, but then the text continues, and so does the world. BERGER James, *After the End. Representations of Post-Apocalypse*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999, p. 6.

¹⁹ ENGÉLIBERT Jean-Paul, *Fabuler la fin du monde*, Paris, Éditions La Découverte, 2019, p. 11.

²⁰ *Ibid.*, pp. 11–12.

pression du présent, dont la catastrophe, indéfiniment répétable, est une figure. »²¹ Ici, sous la forme de l'ours dont la réapparition marque le début de la nouvelle historicité : la promesse d'un monde nouveau et meilleur.

Les fictions apocalyptiques servent le plus souvent d'avertissement, elles sont donc critiques pour notre société contemporaine, *Le retour de l'ours* peut être également considéré comme une œuvre d'écofiction. L'ours est une représentation d'une croyance messianique. Certains croient en son retour, d'autres s'y opposent. En tant que tel, il restaure le mythe de l'Apocalypse biblique, et la réapparition d'un animal sacré, de culte. Les fictions apocalyptiques sont basées sur des menaces et des catastrophes réelles, comme la menace réelle d'une extinction des ours polaires ou d'autres espèces en voie de disparition. Comme c'est le cas dans ce roman, les auteurs n'ont pas besoin de détailler les causes possibles de la fin du monde, ici mythifiée, car nous les connaissons.

Par curiosité, concernant la description de la fin du monde dans ce roman, à travers la narration d'Aloupa, nous lisons dans le livre :

À ce qu'on racontait, quand les cataclysmes étaient survenus, la mer s'était déversée sur le village et avait tout détruit sauf la grande maison ; et elle avait laissé derrière elle sur la terre un nombre incalculable de pierres noires de toutes les tailles. Selon la légende, c'étaient des poissons qui, charriés par des trombes d'eau, s'étaient changés en pierres en touchant le sol. [...] (p. 63)

[...] les hivers ont fini par disparaître complètement, un beau jour. Et les animaux qui vivaient dans l'hiver ont disparu aussi. Et le dernier Nanuk s'est enfui pour ne plus revenir. (p. 104).

[...] les cataclysmes sont survenus, tu le sais, un jour que la Terre s'est embrasée. [...] C'est comme si la Terre au complet avait pris feu. [...] Les déserts avaient déjà grugé une partie de la Terre. Elle se desséchait. Puis elle s'est mise à craquer de partout, et à trembler, et à se fissurer [...] Des régions ont été englouties. La Terre a fini par s'ouvrir et avaler les gens et tout ce qu'ils avaient construit. Ils se sont retrouvés dans ses entrailles. Et ceux qui n'ont pas été avalés par elle ont été brûlés vifs, parce que la Terre est devenue comme une boule de feu. (p. 105)

Nanuk, c'était le dernier signe. Bien avant le départ de Nanuk, la neige avait fondu, et les glaciers avaient disparu. Le froid quittait la Terre. [...] La mer s'est élevée dans les airs, et elle est venue chercher des villages entiers pour les emmener vers elle. Dont le nôtre, [...] (p. 106).

L'ours blanc était parti parce qu'il ne pouvait survivre dans le monde tel qu'il était devenu. (p. 112)

Nanuk est un éclaireur [...] Ça veut donc dire que, bientôt, il y en aura d'autres comme lui. Ça veut dire qu'un jour ils seront nombreux. Alors il faudra les accueillir. Vivre avec eux. Il faudra faire comme avec les étrangers : les recevoir. (p. 113).

Un prédateur, qui permettrait au monde de retrouver son équilibre. Si Nanuk chasse les phoques et les morses, il y aura davantage de poissons. S'il y a davantage de poissons et de crustacés, il y aura davantage de narvals. Et je suis sûr que les baleines aussi reviendront... (p. 119).

²¹ *Ibid.*, p. 13.

Ensuite, nous retrouvons dans le texte quelques remarques d'ordre éco-critique :

Tout ce qu'elle savait des Blancs, c'est que c'étaient eux qui avaient provoqué la fin. Ceux par qui la fin était arrivée. Ceux qui avaient mené le monde et l'avaient détruit. (p. 135).

Dès son enfance, on lui avait parlé des Blancs. On les lui avait décrits comme des monstres, des monstres sans cœur, qui ne cherchaient qu'à massacrer tout ce qu'il y avait autour d'eux. Dès son plus jeune âge, on lui avait répété que le seul beau côté des cataclysmes, c'est qu'ils avaient emporté tous les Blancs et que c'était bien fait pour eux, vu que tout était de leur faute. Alors, imaginer que ces Blancs avaient vécu ici, chez elle, dans ce village, était inouï. (p. 135–136).

Conclusion

Pour conclure, la mythisation elle-même est une méthode de fabulation propre aux écrivains. Parlant de l'ours : « Rendre le perdu inoubliable en tant qu'il est oublié relève d'une opération littéraire. »²² Car, comme le réclame Claude-Gilbert Dubois : « On ne construit pas sur le vide, on reconstruit à l'aide de ce qui est resté et avec le souvenir de ce qui a été perdu. »²³ *Le retour de l'ours* se base : « [...] sur une conception de la société que l'anthropocène remet en question : avec le changement climatique, on ne peut plus considérer notre avenir comme indépendant de celui des non humains, animaux, végétaux, et même des artefacts. L'anthropocène nous oblige à penser les interrelations de toutes les espèces entre elles et avec leurs milieux, [...]. »²⁴ Voici un monde composé non seulement par les survivants humains mais aussi par les autres espèces avec lesquelles ils doivent négocier les conditions de leur coexistence, par exemple la protection de l'ours polaire dans le roman. Ces événements créent une nouvelle ère car après l'Apocalypse, il n'y a plus d'historicité, tout est en train de se réinventer. Des temps de la simple survivance naît un nouveau temps à vivre. Comme l'observe Margaret Atwood : « la survie peut être un vestige de l'ordre disparu qui a réussi à persister après son temps [...]. »²⁵ Dans l'Anthropocène, nous nous transformons d'une espèce biologique en un facteur géologique. Notre pouvoir à cet égard est terrifiant et nous rapproche de l'extinction d'écosystèmes entiers et très probablement de notre propre extinction. Néanmoins, la nature finit toujours triomphante, comme nous l'observons à travers le roman. La nature y donne une seconde chance à l'humanité et rééquilibre l'écosystème.

²² *Ibid.*, p. 97.

²³ DUBOIS Claude-Gilbert, « Qu'advient-il si... demain redevient avant-hier ? » : Expérimentations de politique-fiction dans *Malevil* (1972) de Robert Merle, in : *Fictions d'anticipation politique* [en ligne]. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2004 (généré le 6 août 2022), p. 80. Disponible sur : <<http://books.openedition.org/pub/27551>>. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pub.27551>.

²⁴ ENGÉLIBERT Jean-Paul, *op. cit.*, p. 191.

²⁵ [...] survival can be a vestige of the vanished order that has managed to persist after its time has passed [...]. ATWOOD Margaret, *Survival : a thematic guide to Canadian literature*, Toronto, Anansi, 1972, p. 32.

BIBLIOGRAPHIE

- ATWOOD Margaret (1987), *Essai sur la littérature canadienne*, Montréal, Boréal.
- ATWOOD Margaret (1972), *Survival : a thematic guide to Canadian literature*, Toronto, Anansi.
- BERGER James (1999), *After the End. Representations of Post-Apocalypse*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- BORNAIS Marie-France (2013), *Le retour de l'ours* : Anticipation au nord du 55^e parallèle, *Journal du Québec*, le 27 septembre 2013, [en ligne]. Disponible sur : <<https://www.journaldequebec.com/2013/09/27/anticipation-au-nord-du-55e-parallele>>.
- CHARTIER Daniel (2018), *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord ? Principes éthiques*, Montréal, Arctic Arts Summit.
- DUBOIS Claude-Gilbert (2004), « Qu'advient-il si... demain redevient avant-hier ? » : Expérimentations de politique-fiction dans *Malevil* (1972) de Robert Merle, in : *Fictions d'anticipation politique* [en ligne]. Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux (généré le 6 août 2022), p. 61–81. Disponible sur : <<http://books.openedition.org/pub/27551>>. ISBN : 9791030005370. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pub.27551>.
- ELIADE Mircea (1975), *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard.
- ENGÉLIBERT Jean-Paul (2019), *Fabuler la fin du monde*, Paris, Éditions La Découverte.
- FRYE Northrop (1971), *The Bush Garden. Essays in the Canadian Imagination*, Toronto, Anansi.
- HAMELIN Louis-Edmond (2014), *La Nordicité du Québec*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014.
- LAFRANCE Catherine (2013), *Le retour de l'ours*, Montréal, Éditions Druide.
- RICŒUR Paul (2000), *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil.